

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 51

Artikel: Curiosités : sur les fêtes de Noël et du Nouvel-An
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Curiosités

sur les fêtes de Noël et du Nouvel-An.

D'où vient ce mot Noël donné à la fête de la nativité de notre Seigneur Jésus-Christ? Les uns disent qu'il vient d'Emmanuel, en hébreu *Immanuel*, composé de *Im* (avec) *nu* (nous) et *el* (Dieu) : Dieu avec nous. — Les autres, et c'est le plus grand nombre, le font descendre du latin *natalis*, naissance. D'autres enfin pensent que ce mot ne vient ni de l'hébreu ni du latin, mais qu'il s'est formé d'un mot de notre langue, *nouvel*, dont il est une contraction. Il est vrai qu'autrefois, aux événements heureux, on criait : « Noël, Noël ! » pour dire : *la bonne, la joyeuse nouvelle !*

Depuis plusieurs jours déjà, d'innombrables petits sapins, mis en vente pour les arbres de Noël, ont transformé la place Centrale en une gracieuse forêt, et autour des éventaires des femmes du marché, les rameaux de houx d'un vert brillant, piqués de fruits rouges, s'entrelaçaient aux rameaux de gui chargés de baies blanches.

Le gui, cette plante historique et singulière, léguée, pour ainsi dire, par le druidisme aux coutumes chrétiennes, est devenu comme le « rameau » des fêtes de Noël et du Nouvel-An.

Cette verdure aérienne et bizarre, nous dit M. Fulbert Dumonteil, « dans *La France*, se rencontre le plus souvent sur l'acacia, le pommier, le frêne, l'aubépine, le peuplier. Lorsqu'on coupe cette touffe charmante, qui s'arrondit en verte chevelure, on remarque que la section de la tige présente dans ses cercles et ses rayons une image frappante du soleil. De là, sans doute, l'antique vénération dont jouit, pendant tant de siècles, chez les Gaulois, cette plante sacrée.

Le merle et la grive sont très friands de la charmante baie du gui. Dans leurs courses aériennes, ils en rendent la graine absolument intacte, et c'est ainsi qu'ils propagent dans les champs et les bois le gui de la vieille Gaule.

Les Gaulois ne connaissaient rien de plus sacré que le gui du chêne, symbole lui-même de puissance et de vertu. C'é-

fait, vêtus de robes blanches, armés de serpes d'or, que les druides séparaient de l'arbre vénérable la plante « sainte » qui tombait dans un blanc « sagum ». Né dans les airs, le gui sacré ne devait jamais toucher la terre.

La superstition qu'engendra cette plante étrange vient assurément de l'existence aérienne de cet arbrisseau qui, contrairement aux autres plantes ligneuses, ne tire pas sa nourriture de la terre et semble en dédaigner fièrement le contact vulgaire.

Quelques restes du culte païen des anciens Gaulois ont incontestablement persisté jusqu'à nos jours à travers de nombreux siècles de civilisation et de progrès, témoin ceux que nous retrouvons dans les perles mignonnes du gui de Noël, dans ce gui que les marchands de fleurs vendent aux passants en criant : « Au gui de l'an ! au gui nouveau ! »

Et ce cri ne nous rappelle-t-il pas celui par lequel les prêtres du sacré collège des druides annonçaient l'année nouvelle, *guilaneu, guilaneu*, contraction et corruption de au gui l'an neuf : *Au gui l'an neuf !* c'est-à-dire venez chercher du gui, l'année commence, se renouvelle.

Le houx, cet arbre toujours vert, décoré aussi nos fêtes de Noël et du Nouvel-An, où il étale son luisant feuillage constellé de baies rouges et charmantes. Sur les marchés de fleurs de Paris même, on débite à profusion de ces gerbes épineuses et originales qui semblent teintées de gouttes de sang.

En Suède et en Norvège, le houx est le bouquet classique du jour des rois. En Angleterre, lors des fêtes de Noël, l'intérieur des habitations est coquettement orné de ces jolis rameaux disposés autour des glaces, des lustres et des cadres de tableaux. Les demoiselles anglaises sont des artistes en ce genre de décoration ; elles ont toujours soin de faire un bouquet avec les plus belles branches de gui, garnies de leurs grains blancs, et le suspendent au milieu de la salle. Sous ce bouquet, chaque danseur a le droit d'embrasser sa danseuse et celle-ci son danseur ; c'est admis par l'usage.

Et la *tsautseville* (chauche-vieille) n'est-elle pas encore un reste du bon vieux temps? C'était si agréable autrefois d'avoir, pour effrayer les enfants et satisfaire leur désir du surnaturel, une chauche-vieille, fée ou sorcière qui ne manque pas de faire sa tournée de Noël au Nouvel-An, afin de distribuer, à chacun selon ses mérites, les faveurs ou les corrections. Malheur aux fileuses qui n'ont pas achevé de filer leurs quenouilles ou de tricoter les bas qu'elles avaient commencés : la chauche-vieille descend par la cheminée, défait tous les tricotages commencés et disperse rite ou lin, tout ce qui reste aux quenouilles. Malheur aux enfants désobéissants ; ils ont beau se cacher sous le duvet, la sorcière sait bien trouver leurs oreilles.

La chauche-vieille apparaît ordinairement sous la forme d'une vieille femme vêtue d'un simple jupon et armée d'un grand balai. C'est probablement ce balai qui lui fournit les verges qu'elle apporte aux méchants enfants, lorsque la veille de l'an elle fait la visite des maisons en compagnie du *bon enfant*. Celui-ci distribue les cadeaux, remplit les assiettes de dragées, de poupées, de bonbons, etc. Celle-là y place une verge pour indiquer qu'il faut corriger les enfants pervers.

La chauche-vieille paraît avoir des retours de tendresse à cette époque de l'année ; elle est surtout favorable aux personnes de son sexe. Aussi les jeunes filles qui aspirent au mariage sont-elles sûres de voir leur futur apparaître, pourvu qu'elles balayent la chambre à reculons, dans le costume le plus simple, et à l'heure de minuit. Veulent-elles s'assurer quel sera son caractère, elles n'ont qu'à aller, toujours à reculons, chercher une bûche de bois et heurter à la porte du buaton. Si le cochon grogne, le mari sera grondeur ; mais s'il garde le silence, le mari sera raisonnable.

A quelle époque remontent ces superstitions, qui disparaissent de plus en plus, il est vrai? A l'époque du paganisme, évidemment. Les dieux païens, détrônés par le christianisme, sont devenus des esprits malfaisants, et, au dire de quelques auteurs, la chauche-

vieille ne serait autre que l'esprit de notre bonne reine Berthe, qui revient pour encourager, comme durant sa vie; la vertu et punir le vice. Elle aime à rencontrer la jeune fille laborieuse et modeste, l'épouse économe et pieuse.

Nos sociétés d'étudiants.

L'*Almanach Huchette*, dont nous avons donné une idée dans notre précédent numéro, consacre aux associations suisses en général un article très intéressant, auquel nous empruntons les quelques détails qui suivent :

Les sociétés d'étudiants suisses, quels que soient leur but et leurs tendances, sont presque toutes calquées sur les associations universitaires allemandes. Comme celles-ci, elles ont pour insignes extérieurs une casquette et un ruban à leurs couleurs, et leur organisation intérieure comporte un comité de trois à cinq membres, des *burschen* et des *fuchse*. Leurs séances ont lieu en général une fois par semaine, et se composent de deux *actes*. Le premier, le plus sérieux, est consacré à la lecture d'un travail présenté par un des membres, et à la discussion des affaires courantes de la société; le second, tout entier accordé au plaisir, se passe à vider des chopes et à fumer des pipes, tout en causant, chantant et écoutant les productions humoristiques des gens d'esprit de l'assemblée.

La bière est tirée au tonneau et servie sur place par un certain nombre de *fuchse*, sous la direction du *fuchs-major*. Est *fuchs* tout membre qui fait partie de la société depuis moins d'un an. Une fois son année révolue, il devient *bursch* et se considère dès lors comme ayant droit au respect et à l'obéissance des jeunes, de même que les *seniors* des collèges anglais prétendent à la soumission de leurs *fays*.

Quelques-unes des sociétés suisses admettent le duel, tel qu'il est pratiqué dans les universités allemandes, mais la plupart l'interdisent à leurs membres. C'est même là ce qui fait la différence fondamentale entre les étudiants suisses et allemands: tandis que ceux-là se réunissent dans un but patriotique, scientifique ou littéraire, la majorité de ceux-ci voient dans le duel la principale raison de leurs associations.

La *Société de Zofingue* est une association patriotique qui a pour but de rapprocher les étudiants des différents cantons et de développer chez eux le véritable esprit national suisse. Fondée en 1819 par des étudiants de Berne et de Zurich, son nom lui vient de ce qu'ils eurent leurs premières réunions à Zofingue. C'est encore là, que chaque année, à la fin de juillet ou commencement d'août,

elle a sa *Fête centrale* de trois jours, où se réunissent les membres des différentes sections pour nouer ou renouer connaissance et pour élire le *Comité central*.

La Société de Zofingue compte actuellement plus de 600 membres, répartis entre 10 sections. — La section vaudoise, fondée en 1820, compte 157 membres, dont 34 en congé. Elle a actuellement son local Escaliers de la Caroline, 4, à Lausanne.

Les membres de la Société de Zofingue portent une casquette blanche avec liseré rouge.

L'*Helvétia*. Cette société patriotique radicale s'est fondée en 1847, ensuite d'une scission dans celle de Zofingue. Elle compte quatre sections: Berne, Genève, Lausanne, Zurich. Tous les deux ans, fête centrale, fin mai, à Langenthal (Berne). — Casquette rouge avec liseré blanc.

La Société de *Belles-Lettres* est exclusivement littéraire, comme son nom l'indique. Elle comprend trois sections: Genève, Lausanne et Neuchâtel. La Section de Lausanne a été fondée en 1806. Fête centrale annuelle, à Rolle, au printemps. — Casquette verte avec liseré rouge.

La *Stella* se recrute surtout parmi les étudiants en science. Trois sections: Genève, Lausanne, Zurich. Couleurs: Lausanne, casquette blanche, avec étoile bleue, ruban bleu; Genève, casquette bleue, ruban bleu, jaune, rouge; Zurich, casquette violette, ruban violet, blanc, violet. Devise: *Amitié, travail*.

La *Société des Etudiants suisses* se compose d'étudiants catholiques et a un grand nombre de sections de noms différents dans toute la Suisse. Les plus importantes sont: la *Lémania* (Lausanne), la *Saléria* (Genève), la *Zeringia*, la *Romania*, la *Nuithonia* (Fribourg), la *Turicia* (Zurich), la *Rauracia* (Bâle), l'*Aganina* (St-Maurice), etc. — Casquette amarante, ruban amarante, blanc et vert. A Lausanne, l'amarante est remplacée par l'orange.

Longévité. — Un vieux soldat français, qui vient de mourir en Russie, à l'âge de 126 ans, a confirmé l'opinion de certains savants, qui estiment que nous devons pouvoir subsister six fois autant d'années que nous avons mis à atteindre notre complet développement.

Or, chez l'homme, la croissance ne se termine, en moyenne, qu'à l'âge de vingt ans, d'où il résulte que nous n'avons aucune raison, en théorie, pour ne pas évaluer notre compatriote ultra-centenaire.

Ce chiffre de cent vingt-six ans n'est

pas élevé, du reste, si on le compare à la durée de l'existence de certains personnages bibliques qui sont réputés avoir vécu plusieurs centaines d'années.

Mais il est probable que l'humanité ne donnait pas alors la même signification aux mots. Une année ne se composait sans doute pas du temps mis par la terre à faire son évolution autour du soleil. L'astronomie était inconnue, et à ces époques primitives on faisait peut-être comme les sauvages, que les phénomènes lunaires frappent seuls et qui comptent par lunes.

On dit que si l'humanité arrive si rarement à rester un siècle sur la terre, avant de retourner y dormir l'éternel sommeil, cela tient à ce que nous gaspillons mal à propos notre force vitale.

Il ne faut pas conclure de là, cependant, que le régime suffit pour atteindre la vieillesse extrême. La première condition est d'être fortement constitué, ce qui ne dépend de personne. La santé est, à l'origine, un bien que la nature distribue inégalement et qui tient surtout à la vitalité plus ou moins grande des parents.

Mais, à santé identique dans l'enfance et même dans la jeunesse, on s'aperçoit que ceux qui se ménagent et ne font pas d'excès vont beaucoup plus loin dans leur carrière.

Le conseil, que l'on peut donner à tout le monde, est d'étudier son tempérament, de manière à se rendre compte de ce que l'on peut demander à son corps et de ce qu'il faut lui refuser.

L'empereur Tibère disait que, sauf maladie grave, un homme de vingt-cinq ans devait être son propre et meilleur médecin. Cela est si vrai que, la plupart du temps, pour les affections légères, les docteurs conseillent ce qui leur fait du bien à eux-mêmes; n'ayant pas de règles générales précises à indiquer, ils ordonnent le traitement qui leur a réussi.

(Petit Parisien.)

Dzeins et bêtès.

« Cein que c'est que dè no »! se fasà on matin Djan Guegne ein trouveint sa tchivra crévâie. Et cein lài fasâimaubin, pas atant po la perda què po cein que la pourra bète avâi dû souffrir; kâ lè brâvès dzeins sont dinsè fé, que l'âmont atant lè bêtès què lâo seimbiabliblo, et ma fâi l'ont bin réson; kâ po derè la vretâ, se lè dzeins ont dâi iadzo crouïe leinga, jamé onna bète ne vo z'a fé dâi z'affronts per dévânt lo mondo. Assebin lài a dâi dzeins que vouâitont lâo bêtès tout coumeint se l'étiont d'apareint avoué leu.

Vo z'é dza z'u contâ que dou vesins que sè traitâvont dè cousins étiont onna demeindze, dévai lo né, acheta avoué lâo fennès et lâo z'einfants dévânt la